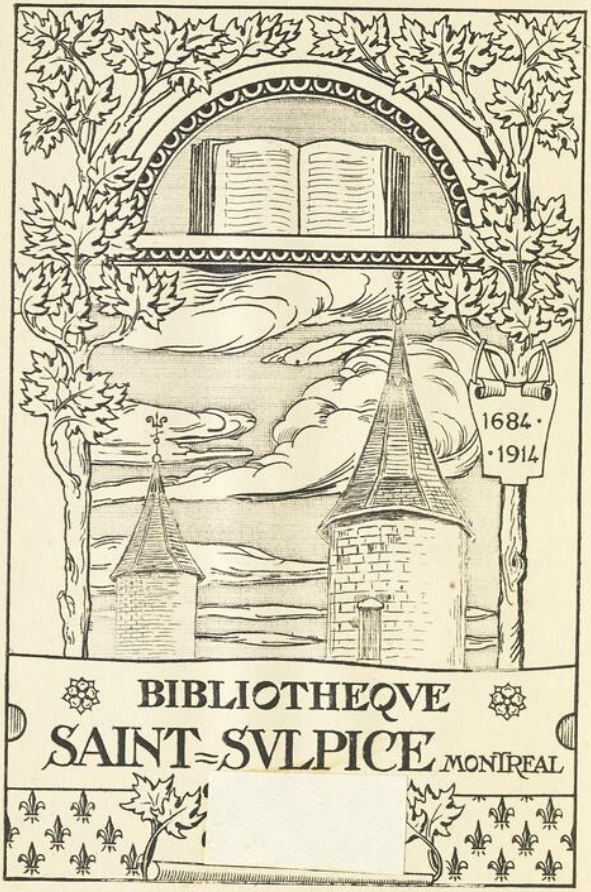
C842.54
G754fi
1950

VIANNEY BÉLANGER
Relieur



ÉLOI DE GRANDMONT

UN FILS À TUER

ÉDITIONS DE MALTE

LIBRAIRIE DÉOM

UN FILS À TUER

DU MÊME AUTEUR :

LE VOYAGE D'ARLEQUIN, poème, édition illustrée par Alfred Pellan (Les Cahiers de la file indienne, Montréal 1946).

LA JEUNE FILLE CONSTELLÉE, poèmes (Le Cheval d'Écume, Nantes 1948).

À PARAÎTRE :

PREMIERS SECRETS, poèmes.

LE TEMPS DES FÊTES, drame en un acte.

MONTRÉAL EST UN PARADIS.

ÉLOI DE GRANDMONT

UN FILS À TUER

drame en trois actes et cinq tableaux

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

ÉDITIONS DE MALTE
822 est, rue Sherbrooke
MONTRÉAL

PS
9513
R3645

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Eloi de Grandmont, 1950.

Aux lecteurs de
la Maison
Amitiés.

À Jean-Louis ROUX

149257

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 4 octobre 1949 au Théâtre du Gesù, à Montréal. Le décor et la mise en scène étaient de M. Jean-Louis Roux ; les costumes, de M. Gérard Le Testut*.

LES PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

LE PÈRE ..... M. Guy PROVOST
LA MÈRE ..... Mme Huguette OLIGNY
JEAN ..... M. Jean-Louis ROUX
HÉLÈNE ..... Mme Ginette LETONDAL

* A Paris, elle a été enregistrée à la Radiodiffusion Française, le 9 décembre 1949, par MM. Guy Provost et Jean-Louis Roux, Mmes Denise Vachon et Lucienne Letondal, sous la direction de M. Louis Barral.

ACTE PREMIER

TABLEAU I

Une grande pièce dans une habitation canadienne, au début de la colonie. (La date n'a pas d'importance. Il faut seulement que la donnée suivante soit possible : le Père et la Mère sont nés en France, ils habitent le Canada depuis une vingtaine d'années, et leur fils unique, Jean, est né au Canada.) Aucun luxe, évidemment, mais quand même un semblant d'aisance. Accessoire important : un fusil de chasse, accroché au mur, bien en vue. C'est la nuit. Le clair de lune entre par les fenêtres. Il y a du feu dans la cheminée mais, comme la maison a été abandonnée pendant quelques heures, il menace de s'éteindre.

SCÈNE I

LE PÈRE, LA MÈRE

Ils entrent en portant Jean, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, comme des fossoyeurs qui vont mettre quelqu'un en terre. Pendant que la Mère se penche sur son fils, le Père va ranimer le feu de la cheminée et allumer deux bougies.

LE PÈRE. — Alors ?

LA MÈRE. — Il va retrouver sa connaissance. Le pouls bat plus régulièrement. Ah ! le pauvre petit !

LE PÈRE. — Le pauvre petit idiot.

LA MÈRE. — Ne sois pas si sévère, il fallait quelque chose de grave pour le pousser à cette escapade.

LE PÈRE. — Ce qui l'y a poussé, je le sais : la paresse, la peur du travail dur que le pays nous impose. C'est une dérobade pure et simple. Courir dans les bois comme un fou, pendant deux jours et deux nuits, aller je ne sais où, risquer bêtement sa vie — et pourquoi encore ! — cela n'est pas tout à fait dans mes goûts. Tu devines que je ne le féliciterai pas.

LA MÈRE. — Bien sûr. Mais, je t'en prie, garde tes remontrances pour un autre jour. Tu vois dans quel état il nous revient.

LE PÈRE. — Son état ne m'inquiète guère. Rien de grave. D'ailleurs, c'est ce qui me permettra de lui parler librement. Je ne suis pas fier d'un fils qui se conduit comme un niais. Tu es d'accord là-dessus, je pense.

LA MÈRE. — Peut-être ne le comprenons-nous pas ? Depuis longtemps Jean est muet pour nous. Depuis longtemps je me doutais qu'il arriverait quelque chose de ce genre. Il a commis la bêtise de courir dans les bois pendant deux jours ; eh bien ! crois-tu que je ne lui en ferai pas reproche ? Mais, de grâce ! pas aujourd'hui, ni demain. Attendons qu'il soit guéri. Nous-mêmes, nous lui parlerions plus calmement.

LE PÈRE. — Je ne sais s'il faudra parler avec calme, mais je sais qu'il faudra parler avec fermeté.

LA MÈRE. — Tu as toujours cette main crispée...

LE PÈRE. — Peut-être... Une main d'homme en tout cas. *(Il lève les yeux vers le mur, puis, sèchement.)* Nous ne sommes pas en vacances dans un pavillon de chasse, ici. Le pays nous résiste et il faut le dominer. Si tu ne comprends pas qu'élever un enfant dans la mollesse est un crime, tu n'as pas compris le sens de notre vie.

LA MÈRE. — Jean a vingt ans...

LE PÈRE. — Même quand ils ont vingt ans,

je n'aime pas les niais. Nous sommes responsables de quelque chose ici devant Dieu et devant le Roi. Mieux vaut ne pas l'oublier. Ce ne sont pas des femmelettes qu'il nous faut.

LA MÈRE. — Ah ! si tu n'étais sévère que pour des motifs aussi élevés ! Mais je te soupçonne de l'être un peu pour ton plaisir aussi.

LE PÈRE. — Voilà bien les femmes ! Parce que je suis sévère avec constance, je fais figure de tortionnaire. Si j'étais une girouette, on ne trouverait jamais le moyen de m'en blâmer. On me dirait humain. Nous irions à la catastrophe, avec les bénédictions de tous ceux qui m'entourent. C'est cela que tu cherches, peut-être ? Une catastrophe pour nous, pour ton fils ?

LA MÈRE, *avec lassitude.* — Mais non.

LE PÈRE. — Alors, quel rôle veux-tu jouer auprès de cet enfant ? Le détourner de son père ?

LA MÈRE, *même jeu.* — Tu sais bien que non.

LE PÈRE. — Ta mollesse le détournera de moi, sois-en certaine. Il cherchera la complaisance après son coup de folie. Tu seras là

pour lui en accorder plus qu'à un condamné à mort. Mais cette complaisance le détournera également de toi, en définitive.

LA MÈRE, *toute à son fils.* — Il ouvre les yeux ! Jean !

LE PÈRE. — Je me retire. Liez-vous tous les deux contre le tortionnaire. Vous avez, je crois, grand besoin de m'humilier.

Il sort.

SCÈNE II

LA MÈRE, JEAN

LA MÈRE, *qui n'a pas regardé sortir le Père.* — Jean ! Mon petit Jean !

JEAN. — Maman !

LA MÈRE. — Comment te sens-tu ?

JEAN, *lentement et comme dans un rêve.* — Ah ! courir... courir encore... Je voudrais sortir de moi... Je voudrais courir encore... Je voudrais être pris de folie... Je voudrais tout oublier... Partir... Disparaître... Mourir...

LA MÈRE. — Calme-toi. Calme-toi. Je vais te soigner. Tu dormiras. Tu guériras.

JEAN. — Comment suis-je ici, dans cette maison où je ne voulais plus jamais revenir ? *(Un temps. Avec plus de force.)* Qu'avez-vous fait ?

LA MÈRE. — Toi aussi, tu songes aux reproches. Il y a dans cette maison deux hommes qui demandent des comptes. Où donc est l'amour ?

JEAN. — L'amour !

LA MÈRE. — Des voisins t'ont trouvé à l'orée du bois, sans connaissance, dans ces vêtements déchirés que tu portes encore. Pense que tu aurais pu être victime des loups. Ces gens t'ont ramené chez eux et nous ont prévenus. C'est là que ton père et moi sommes allés te chercher. *(Un temps.)* Ne raille pas notre amour.

JEAN, *qui s'est soulevé. Puis, sarcastique.* — Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir ? Un homme heureux qui meurt, dévoré par les loups, dans la forêt du Nouveau Monde, c'est assez joli, il me semble.

LA MÈRE, *calme.* — Ne parle pas sur ce ton.

JEAN, *sans entendre.* — Si j'ai quitté cette

maison, c'est que je ne voulais plus vous voir. C'est simple à comprendre. *(Criant.)* J'en ai assez de votre amour et de toutes les amours de la terre.

LA MÈRE. — Jean...

JEAN. — Qu'est-ce que je retrouve ici ? Une mère qui m'aime, un père qui m'aime, à sa manière, non moins exigeante, une autre qui, elle aussi, bien entendu, m'aime en secret. *(Pleurant presque.)* Tout un monde qui m'aime. C'est très beau. Mais pensez donc que je suis un mauvais fils, que je n'ai que faire de votre amour. *(La tête dans les mains. Un temps. Doucement.)* Je veux vous quitter tous ; j'étouffe.

LA MÈRE. — Quand tu auras dormi, il me semble que tu ne pourras plus parler sur ce ton.

JEAN. — Vous vous trompez. En deux jours, tout a changé pour moi. Je ne serai plus jamais l'enfant que vous avez connu.

LA MÈRE. — Pourtant, lorsque tu as ouvert les yeux, tu as dit : « Maman », avec ta voix d'autrefois. On ne change pas aussi facilement.

(Un temps.) Je vais t'aider à marcher. Viens dans ta chambre. Tu te reposeras.

Ils sortent. Un instant plus tard, Hélène entre sans bruit. Elle regarde de tous côtés, attend et s'asseoit.

RIDEAU

TABLEAU II

Aux fenêtres, les premières lueurs du jour. La maison est tout à fait silencieuse.

SCÈNE I

LA MÈRE, HÉLÈNE

Hélène est assise au même endroit. Elle s'est endormie, les bras posés sur la table, formant coussin. Elle est dans cette position depuis quelques instants, lorsque la mère entre.

LA MÈRE. —Quoi !... Tu étais là ?

HÉLÈNE, *après un sursaut.* — Oui, je ne pouvais dormir sans avoir pris de ses nouvelles.

LA MÈRE, *sans méchanceté.* — Tu as dormi quand même, à ce que je vois.

HÉLÈNE. — Ici, ce n'est pas la même chose...

LA MÈRE. — Dormir près de lui, tu veux dire ?

HÉLÈNE. — Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

LA MÈRE. — Tu n'as pas à parler davantage.

HÉLÈNE, *après un temps.* — Rien de nouveau ?

LA MÈRE. — Si, il est là.

HÉLÈNE. — Il est là... Ah ! quel bonheur !

LA MÈRE. — Le pauvre petit est dans un état... tout encore à son mauvais rêve. Il va falloir trouver un moyen de lui sortir ces images de la tête.

HÉLÈNE. — Si je pouvais... Il ne m'aime pas, je le sais bien.

LA MÈRE. — En ce moment, il crie qu'il n'aime personne. Il ne veut plus qu'on l'aime, ni sa mère, ni son père.

HÉLÈNE, *vivement.* — Il a parlé de moi ?

LA MÈRE. — Tu n'as pas été épargnée.

Jean est entré. Il se tient debout, en silence, au fond. La Mère et Hélène n'ont pas remarqué sa présence.

HÉLÈNE. — Je n'ai pas de chance. Il ne m'aimera jamais. Pourtant, s'il voulait, je sais bien que je le rendrais heureux.

LA MÈRE. — C'est partir qu'il veut, il me l'a dit. Ce n'est pas nous tellement qu'il n'aime

pas : c'est peut-être le décor dans lequel nous vivons. Il faut le lui faire oublier. Il faut l'attacher ici par autre chose que le Pays et cette Mission dont son père lui parle constamment. Il faut que ce soit quelqu'un qui le retienne. *(Presque suppliante.)* Hélène ! Aide-moi à garder mon fils !

SCÈNE II

LA MÈRE, HÉLÈNE, JEAN

JEAN, *tout en demeurant d'abord à l'écart, puis s'avançant peu à peu.* — Les rôles sont-ils tous bien distribués ?

LA MÈRE. — Jean !

JEAN. — Voici ma mère que je ne cesse de tourmenter et qui ne m'en aime que davantage ; voici Hélène, celle que je devrais aimer pour satisfaire aux convenances, celle qui doit me retenir par le pan de mon habit ; derrière ce mur se tient l'autorité, l'autorité dont je me moque et qui ne peut me faire rester là où je ne veux pas ; et me voici, moi, ici, cerné de

toutes parts, cerné par l'amour... Mais je trouverai bien une brèche pour m'échapper. Comprends-tu, Hélène ? Amie chérie ! Ce n'est pas encore toi, toi, tes larmes et tes plaintes ennuyeuses, qui réussirez à m'enchaîner.

LA MÈRE. — Jean !

JEAN. — Vous êtes dangereuses toutes deux ! Toi, maman, tu sais bien que la seule chose qui peut empêcher un homme d'agir à sa guise, c'est ce poids mort de la femme qu'il traîne derrière lui toute sa vie.

LA MÈRE. — Jean, c'est assez !

JEAN, *à Hélène.* — Tu as su choisir ton jour pour venir pleurnicher. Tu as su choisir ton jour pour parler de ton amour. Si seulement tu pouvais imaginer ce que c'est que d'aimer quelqu'un, jamais tu n'aurais osé remettre les pieds dans cette maison sans que je t'y invite. Je ne t'aime pas. Mais non, je ne t'aime pas. Je ne t'aimerai jamais. Ni toi, ni tes pareilles.

LA MÈRE. — Tu l'auras voulu, je t'envoie ton père.

Elle sort.

SCÈNE III

JEAN, HÉLÈNE

HÉLÈNE. — Ne sois pas si méchant avec moi. J'essaie de te comprendre.

JEAN. — Que peux-tu comprendre ?

HÉLÈNE. — C'est toi qui es aveugle devant l'amour. Sinon, tu ne douterais pas un instant que je te suivrai partout. Moi, un poids mort ? Bien plutôt, je t'entraînerai. Viens avec moi ; nous partirons.

JEAN. — Hélène ! Hélène ! Songes-tu qu'en ce moment tu m'offres des armes contre toi ? Je n'aurais maintenant qu'un mot à dire à ma mère pour qu'elle te chasse de cette maison, honteusement.

HÉLÈNE. — Oui : je me livre à toi, pieds et poings liés.

JEAN. — Que tu es bête !

HÉLÈNE. — Jean, tu me fais mal. Tu as toujours des paroles déconcertantes, étranges.

JEAN. — Les paroles semblent toujours étranges à ceux qui ne comprennent pas.

HÉLÈNE. — Mais moi, j'ai compris. J'ai compris que tu en aimais une autre.

JEAN, *après avoir haussé les épaules et souri.* — Quel âge as-tu Hélène ?

HÉLÈNE. — J'ai dix-huit ans.

JEAN. — Dix-huit ans ! Elle aurait dix-huit ans, elle aussi. *(Regardant très subitement Hélène.)* Est-ce que ce n'est pas un peu trop jeune pour mourir ?

HÉLÈNE, *indécise.* — Oui, Jean, c'est trop jeune.

JEAN, *s'approchant d'elle.* — Elle pourrait te ressembler, mais elle ne serait pas ici. Elle aurait de longs cheveux, comme les tiens. Plus beaux, sûrement. Tous les trois, nous courons ensemble, les jours de soleil. Toi, tu es Hélène ; j'ai tout de suite senti que je ne pouvais pas vous aimer de la même façon. Elle serait un peu jalouse de toi, tu sais. Et je lui laisserais croire que peut-être, toi et moi, nous nous aimons sans le savoir. La jalousie ne nuit pas à un jeune amour.

HÉLÈNE. — Tu rêves.

JEAN. — Oui, je rêve ; mais le rêve, pour moi,

c'est la réalité ; car pour ce qui est de la réalité, j'ai appris à mépriser ce qui m'entoure, à tout mépriser. Je suis maintenant prêt pour les pires aventures et incapable d'accorder une parcelle de mon cœur à qui que ce soit. Je suis vidé de tout. Je suis libre ! J'ai acquis la liberté de faire souffrir sans remords. Ce n'est pas très beau, mais c'est dans le rôle de l'homme. Il ne faut pas être trop délicat.

HÉLÈNE. — Pourquoi cherches-tu à jouer un personnage ?

JEAN, *piqué.* — Je me distrais ! D'ailleurs, je suis si avide de distraction que j'ai un peu l'intention de jouer avec toi, d'ici quelque temps, le personnage de l'amoureux...

HÉLÈNE. — Avec moi ?

JEAN, *même jeu.* — Oui, même avec toi.

HÉLÈNE. — Tu voudrais être méchant et tu recherches les occasions de t'exciter contre tout ce que l'on te dit. Pourquoi me traiter en ennemie ?

JEAN. — Je n'oublie pas que tu es amoureuse de moi ! Tu la détesterais, car elle aurait la place que tu convoites. C'est assez simple. Pen-

ses-tu que je peux supporter ceux qui la détesteraient ? Penses-tu que je peux supporter ceux qui se réjouiraient de sa mort ?

HÉLÈNE. — Jean, tu me fais peur. Je me souviens, quand j'étais petite, que le soir, avant de m'endormir, je me composais des romans, je me faisais des intrigues, je rêvais éveillée. Et ce qui m'arrivait était tellement triste que je sanglotais toute seule, dans le noir, à l'idée de la perte d'un être cher, de mes parents, ou même à l'idée de ma propre mort ou de quelque autre chose terrible. Mais j'étais heureuse de pleurer. C'est ce que tu fais en ce moment. Et tout serait parfait dans ton malheur si je devenais l'assassin de celle que tu aimerais. Tu trouverais là une assez belle occasion de calmer ton âme. Ce te serait agréable qu'Hélène soit responsable de la mort de ta bien-aimée. Tu me hais tellement qu'il faut que je sois la cause de ton malheur.

JEAN. — Tu t'es choisi un beau rôle...

HÉLÈNE. — Il te faut une victime et, même sans courage, tu peux m'accuser. Et cela, parce que je t'aime et tu le sais.

JEAN. — Dis-moi que tu n'es pas ravie qu'elle soit morte.

HÉLÈNE. — Tu es fou ! Ne continue pas, Jean. Je n'aime pas te voir ainsi.

JEAN. — Raconte ce que tu voudras. Fais tous les serments, mais détache-toi du passé. Un malheur a eu lieu. Ce malheur est irréparable, tu entends ? Irréparable. Il faut s'accommoder du présent et tu sais bien que ce présent peut t'être favorable. Voilà ce que j'appelle se réjouir de sa mort.

HÉLÈNE. — Mais Jean, rappelle-toi. Ce n'est qu'un rêve. Ce n'est pas vrai. Tu as la fièvre. Pourquoi tout compliquer ainsi ?

JEAN. — Oui, c'est cela, je complique tout, alors qu'il serait si simple de verser quelques larmes sur ce deuil, de traîner une mine languissante pendant un mois ou deux, d'attendre respectueusement une année ; alors qu'il serait si simple de me refaire un cœur tout neuf. C'est-à-dire me marier. C'est-à-dire t'épouser. Mais oui, je complique tout. Eh bien ! je n'ai pas fini de tout compliquer.

Un temps.

HÉLÈNE. — Tu as raison de dire que, pour toi, le rêve c'est la réalité. Un moment, j'ai cru à ce cauchemar !

JEAN. — Moi aussi...

SCÈNE IV

LE PÈRE, JEAN

LE PÈRE, *à Hélène.* — Laisse-nous.

Hélène sort.

LE PÈRE, *avec froideur.* — Tu es encore plus pâle qu'au moment où nous t'avons ramené dans cette maison. Il faut t'imposer quelques heures de sommeil.

JEAN, *bravant son père.* — Il est imprudent de dormir quand le feu est à la maison.

LE PÈRE. — Ce qui signifie ?

JEAN. — Ce qui signifie que je n'ai pas sommeil.

LE PÈRE. — Peut-être. Mais, ces quelques

heures de repos, j'ai dit qu'il fallait te les imposer.

JEAN. — Alors, il faudra qu'on me les impose.

LE PÈRE. — Voyou !

Jean n'a aucune réaction. Un temps.

LE PÈRE. — J'étais résolu, en entrant ici, à te parler avec calme et même avec douceur. Un jeune cheval, si fringant soit-il, ne me fait pas perdre pied.

JEAN. — Vous n'avez pas peur, je le sais.

LE PÈRE. — Ah !

JEAN. — C'est d'ailleurs un point sur lequel nous nous ressemblons comme père et fils.

LE PÈRE. — J'étais résolu à te parler avec calme et je te parlerai avec calme, malgré tes impertinences de collégien.

JEAN. — C'est aussi avec calme que je veux vous écouter.

LE PÈRE. — Depuis longtemps, j'attendais cette fugue. On ne devient pas muet, de longs mois durant, sans motif. Où que tu désires aller, je m'oppose à ton départ. Nous nous

sommes tous chargé les épaules d'un fardeau, une voix nous ordonne de le porter.

JEAN. — Avouez que vous vous en êtes chargés pour moi...

LE PÈRE. — Comme de ta naissance, oui.

JEAN. — Et comme du lieu de ma naissance : ce pays en friche où la forêt est grande comme un désert. Et plus jamais je n'aurai un mot à dire, ni un geste à faire.

LE PÈRE. — Au contraire. Mais tu devras avancer dans une belle voie, qui est toute tracée. Ce ne sera que plus aisé pour toi puisque je suis passé devant.

JEAN, *après un silence.* — Je n'aime pas qu'on choisisse ma voie pour moi. Est-ce ainsi que vous l'entendiez à mon âge ?

LE PÈRE. — Ce que j'ai fait n'est pas en cause.

JEAN. — Écoutez-moi. Vous n'avez pas beau jeu, aujourd'hui, de me reprocher mon indocilité. Car, à mon âge, vous vous êtes marié et vous avez quitté la France pour venir ici. Pensez bien que je n'en parlerais pas si c'était, dans votre vie, une défaillance. Non, je vous rappelle seulement ce dont vous êtes fier.

LE PÈRE. — Nous avons quitté la France, cela est admis. Je n'ai honte ni d'être parti, ni d'être demeuré ici.

JEAN. — À vingt ans, vous avez pris cette liberté...

LE PÈRE. — Oui, je l'ai prise.

JEAN. — À vingt ans, je veux la prendre aussi.

LE PÈRE, *dans un éclat.* — Ce n'est pas la même chose. Tu parles comme un enfant. *(Un temps.)* Où veux-tu aller ?

JEAN. — Je ne sais.

LE PÈRE. — Et d'abord, pourquoi veux-tu partir ?

JEAN. — Je ne me plais pas ici. Je veux aller ailleurs.

LE PÈRE. — Mais où ? Tu ne connais que ce pays. Comment peux-tu savoir que tu en préfères un autre ? C'est de l'entêtement.

JEAN. — Justement, comment puis-je savoir que je m'y plais si je ne connais que celui-ci ?

LE PÈRE. — En somme, où que tu aies été, tu aurais voulu partir ?

JEAN. — Peut-être. Est-ce que je sais ? Je crois, oui.

LE PÈRE. — Voilà ce que je voulais te faire dire. Ce n'est donc pas le pays que tu fuis : c'est toi-même.

JEAN. — Non. Ce n'est pas moi que je fuis. C'est l'immobilité. Et puis, l'important, ce n'est pas de savoir ce que je veux fuir, mais que je veux partir.

LE PÈRE. — Si tous faisaient comme toi, que deviendrait le pays ? Il n'y resterait plus personne.

JEAN. — Ce n'est pas de cette façon que vous avez raisonné quand vous avez quitté la France. Demandez-vous si, à ce moment-là, votre départ n'était pas une fuite et si ce n'est pas votre héritage qui continue ?

LE PÈRE. — Je te répète que ce n'est pas la même chose. *(Puis, calmement, comme s'il changeait d'arme.)* Je sais que tu souffres beaucoup.

JEAN. — Votre sympathie me touche, père.

LE PÈRE. — À vrai dire, ce que tu as fait n'est pas aussi grave qu'il semblait au premier moment.

JEAN. — Les gens vont parler. Il faudra que vous ayez le courage de supporter ce babillage.

LE PÈRE. — C'est peu de chose.

JEAN. — Porté comme vous l'êtes au culte des principes, ou tout au moins sensible à l'éclat des principes, je répète qu'il faudra du courage.

LE PÈRE. — Bah ! Après tout, ce n'est qu'une fugue de deux jours. Tu as souffert. Tu es assez puni. Reprends le travail et il ne sera plus question de rien.

JEAN. — Pardon, père, vous vous méprenez. Car j'ai bien envie de repartir.

LE PÈRE. — Assez ! Tu trouves habile de me heurter au moment où je deviens conciliant. Rien ne te convient.

JEAN. — Non. Rien ne me convient.

LE PÈRE. — Tu es devenu bête.

JEAN. — Oui. Cette bêtise me possède à un tel degré que je ne crains pas de faire face à votre colère.

LE PÈRE. — Ce n'est pas à ma colère que tu fais face ; c'est à un avis de la raison. Un en-

fant ne pourrit pas l'existence de ses parents et la sienne pour un caprice, sans que son père ne tente de lui faire entendre raison.

JEAN. — Un père ne demande pas l'impossible. Il doit savoir où s'arrêter.

LE PÈRE. — Et ce n'est pas l'impossible que tu demandes à tes parents ? Tu les voudrais muets et satisfaits ?

JEAN. — Je veux qu'ils soient des parents et qu'ils me permettent d'être leur fils.

LE PÈRE. — Ai-je d'autres intentions ?

JEAN. — Le seul juge, c'est vous. Si j'ose parfois me représenter ce que vous pourriez être...

LE PÈRE. — Continue. Enfin, nous en aurons le cœur net.

JEAN. — ...je pense à des parents qui m'aimeraient assez pour me permettre de n'être pas d'accord avec eux.

LE PÈRE. — Tes sottises recevraient nos bénédictions ?

JEAN. — Vous exagérez, mais c'est un peu cela.

LE PÈRE, *solennel.* — Jusqu'à nouvel ordre,

tu n'as pas la permission de sortir de cette maison. Je ne dis pas que, si tu en sors, ce sera pour ne plus y entrer. Je t'affirme que tu n'en sortiras pas. *(Un temps.)* Va te reposer, tu as grand besoin de sommeil.

JEAN. — Non, père, vous avez mal entendu. J'ai dit que je n'avais pas sommeil.

LE PÈRE. — C'est trop d'âneries en si peu de temps.

Il sort. Jean se dirige vers la cheminée.

RIDEAU

ACTE II

ACTE II

TABLEAU III

Il sera bientôt midi. Un bon soleil entre par les fenêtres.

SCÈNE I

LE PÈRE, LA MÈRE

LE PÈRE, *regardant au dehors.* — Il commence à faire bon.

Un temps.

LA MÈRE. — On dirait que cela t'inquiète.

LE PÈRE. — Non.

LA MÈRE. — Mais si, cela t'inquiète.

LE PÈRE. — Il est vrai que je préfère la neige.

LA MÈRE. — Je sais...

LE PÈRE, *avec un semblant de gaieté.* — C'est beau, la neige ! C'est blanc, c'est pur ! Quelle joie que de regarder la neige dans ce beau pays !

LA MÈRE. — Tandis que le printemps est complice de toutes les fredaines ?

LE PÈRE, *dur.* — Oui, au printemps, les fils mal élevés quittent leurs parents. Il y a des bateaux qui les attendent partout. Ils n'ont plus un sou d'honneur, au printemps. Ils sèment le deuil dans les maisons.

LA MÈRE. — Au printemps, un fils a besoin d'être mieux aimé...

LE PÈRE. — L'amour ! J'aime mieux des fleuves couverts de glace. Les fils partent mais ne vont pas loin.

LA MÈRE. — L'hiver ! La glace ! La neige ! Ne comptons pas uniquement sur la neige pour rendre la joie à cette maison.

LE PÈRE. — Quand on a un fils à moitié fou, la joie n'est pas à l'aise dans une maison.

Un temps.

LA MÈRE. — J'ai vu Jean, il y a un instant : son sommeil a dû être mauvais.

LE PÈRE. — Dis plutôt qu'il n'a pas fermé l'œil. Pourtant, tout à l'heure, je l'ai aperçu qui sortait de sa chambre : il avait l'air plus calme.

Il m'a même dit bonjour en souriant. Il fredonnait une chanson qui m'a parue gaie. Mais on ne sait jamais avec lui ce qui est triste ou pas. Il pourrait rendre macabres les mots les plus drôles en les faisant passer par sa bouche. Je n'aime pas le sourire béat des gens légers, mais il ne faut pas non plus tout assombrir sur son passage. C'est ce qui m'a frappé en voyant Jean : il rayonnait presque.

LA MÈRE. — Il faut de la patience. Dans quelques jours...

LE PÈRE. — De la patience ! Une fois pour toutes, m'expliqueras-tu ? Devant toutes ses bêtises, tu ne dis rien. Il serait un assassin et tu m'exhorterais encore à la patience. Dis-toi bien que le peu de changement qui a pu survenir en lui est dû à ma fermeté. Il a compris, sans aller plus loin, qu'il ne servait à rien de s'opposer à ma volonté. Mais toi, je n'exagère pas, tu laisserais ton fils se jeter dans l'abîme.

LA MÈRE. — Tu ne comprends pas.

LE PÈRE. — Soit ! Je ne comprends pas. Seulement, ce matin, à l'aube, ton fils était à la place où tu te tiens maintenant et il m'a bel et bien dit qu'il comptait repartir. Si mainte-

nant il a changé d'idée, ce n'est pas à ta complaisance que nous le devons.

LA MÈRE. — Il veut repartir ? Le pauvre petit ! Vous vous êtes encore querellés ?

LE PÈRE. — Il a été plus frondeur que jamais.

LA MÈRE. — Vous êtes comme des étrangers, l'un et l'autre. Vous ne vous connaissez pas.

LE PÈRE. — Toi, tu es une montagne d'inconscience.

LA MÈRE. — Ç'a été plus fort que toi, tu n'as pas pu attendre.

LE PÈRE. — Je l'ai arrêté dans sa chute pour son bien. En tous cas, il ne semble pas qu'à lui tu puisses aisément apprendre la patience.

LA MÈRE. — Je me dois d'essayer.

LE PÈRE. — Hé ! Il sera parti avant la première leçon !

LA MÈRE. — Pas s'il se sent aimé, pardonné.

LE PÈRE. — Aimé ! Pardonné ! Même alors, il saura profiter de notre faiblesse. *(Dur.)* Écoute bien : j'ai maintenant lieu de craindre

le pire, après ce qu'il m'a dit. Je l'ai mis en garde. Un faux geste et il est perdu.

LA MÈRE. — Tu joues un jeu dangereux.

LE PÈRE. — Tu te trompes : il ne s'agit pas de jeu. Je n'ai jamais été aussi sérieux. Cette affaire me tient à cœur. J'entends venir l'animal sauvage. Je vous laisse... Et tente de l'apprivoiser, voir...

Il sort.

SCÈNE II

LA MÈRE, JEAN

Jean entre et va à la fenêtre. Il est en tenue familière, en chemise, cheveux décoiffés. On sent un laisser-aller et même de la bonne humeur. Sa mère l'observe. Toujours à la fenêtre, il peut même chantonner.

JEAN. — Tiens, maman, vous étiez là ? Excusez ma tenue. *(Il s'avance vers elle et l'embrasse.)* Chère petite maman.

LA MÈRE, *gaie.* — Mais... tu m'as déjà embrassée une fois ce matin.

JEAN, *même jeu.* — Vous voyez que je ne m'en porte pas plus mal !

LA MÈRE. — C'est bon de te voir ainsi. Tu as bien dormi ?

JEAN. — J'ai dormi un peu. Cela m'a fait grand bien.

Jean est de nouveau à la fenêtre.

LA MÈRE. — Quel beau jour de printemps, n'est-ce pas ?

JEAN. — Même dans les rivières du Nord, la débâcle est terminée. Le fleuve est libre... Ailleurs, les printemps doivent être si différents des nôtres.

LA MÈRE. — Oui. Pourtant, ceux d'ici ont bien leur charme, crois-moi.

JEAN. — Je le sais bien, maman. Rien ne me met plus de joie au cœur, après six longs mois d'attente, que de voir les bourgeons juteux du gros érable, à gauche du sentier qui mène chez Hélène.

LA MÈRE, *après hésitation.* — Tu n'es pas gentil avec elle...

JEAN. — Quoi ?

LA MÈRE. — Je te parle d'Hélène. Tu devrais songer qu'elle est entre tes mains, sans défense. Un mot de toi peut signifier pour elle des jours de souffrance. *(Ayant constaté que Jean ne proteste pas.)* Crois-tu qu'elle soit rentrée paisiblement chez elle, après ce que tu lui as dit ce matin ?

JEAN. — C'est vrai, vous avez raison, maman. Mais pensez que, ce matin, je n'étais pas maître ni de ce que je faisais ni de ce que je disais.

LA MÈRE. — Je sais bien, Jean, que tu ne peux pas être méchant. *(Jean retourne à la fenêtre.)* À quoi songes-tu ?

JEAN. — J'imagine un pays où, depuis des mois, il y a des flots de ce beau soleil qui brille aujourd'hui. Tenez, sur les bords d'un fleuve pas trop large, qui coule lentement, quelle douceur ce doit être de flâner sans arrière-pensée...

LA MÈRE. — Ne parle pas de ces choses.

JEAN. — Si, maman, parlons-en. À dix-huit ou dix-neuf ans, vous vous êtes sûrement promenée, un beau jour de printemps, sur les bords de la Seine...

LA MÈRE. — Jean...

JEAN. — Je n'ai pas de peine à imaginer la jeune fille timide, rougissante, qui allait à cette promenade, le dimanche après-midi, avec ses parents...

LA MÈRE. — Jean, tu sais que ton père n'aime pas que nous nous tournions la tête avec ces souvenirs. Il dit qu'il faut regarder en avant.

JEAN. — Avez-vous juré d'arracher, un à un, de votre cœur, les souvenirs les plus doux ? Moi qui n'ai pas encore connu d'autre vie que celle-ci, j'aime laisser tourbillonner dans ma tête des souvenirs imaginaires et les rêves de l'avenir.

LA MÈRE. — Il ne faut pas.

JEAN. — Souvenirs et rêves s'enlacent délicieusement... Dites, maman, ne vous arrive-t-il pas, à vous aussi, de vous éveiller au sortir d'un cauchemar et de marcher soudain d'un pas léger, dans une autre vie ?

LA MÈRE. — Jean, abandonne ces pensées.

JEAN. — Songez aux terres qui sont là-bas,

plus loin que nos yeux ne peuvent regarder, aux mondes qui se cachent par delà les mers.

La Mère se couvre le visage de ses mains, comme pour cacher ses larmes. Jean la regarde. Il court vers elle et l'embrasse.

Maman !

LA MÈRE. — J'ai déjà entendu ces paroles, et de la bouche même de ton père.

JEAN. — Maman !

Un temps.

LA MÈRE. — Tu étais notre seul enfant. Nous t'avons élevé dans la mollesse.

JEAN. — Maman, vous ne m'avez pas si mal élevé puisqu'aujourd'hui, je vous aime et que je devine les secrets.

LA MÈRE. — Cela ne t'avance à rien, crois-moi. Tu serais beaucoup mieux de vivre tranquillement ici, sans ces étranges pensées qui hantent ton esprit.

JEAN. — Peut-être avez-vous raison ; mais, moi, il me faut le constater par moi-même.

LA MÈRE. — Comment feras-tu ?

JEAN, *sans répondre.* — Aujourd'hui est un jour important pour moi. Certaines choses doivent s'expliquer si je ne veux pas qu'elles restent pour toujours comme un point d'interrogation devant mes yeux.

LA MÈRE, *effrayée.* — Que veux-tu dire ?

JEAN. — Maman, pourquoi ai-je toujours à subir votre opposition ? Si je regarde à la fenêtre, j'entends qu'il ne faut pas regarder à la fenêtre. Si j'avoue un goût, on m'apprend qu'il y a là quelque péché. C'est à se demander si vous ne voulez pas me dresser. Mais, enfin, même un chien, on ne contredit pas à tous ses mouvements sous prétexte qu'on le dresse.

LA MÈRE. — Nous te laissions toute liberté. Aujourd'hui, la moindre contrainte te blesse.

JEAN. — La bête sauvage, on voudrait bien la dresser elle aussi. Ce n'est pas facile, elle est aussi forte que le maître. *(Un temps bref.)* Mais pourquoi veut-on la dresser, pour son bien peut-être ?

LA MÈRE. — Jean, ne parle pas sur ce ton.

JEAN. — Je ne veux pas vous blesser, maman ; j'essaie de comprendre en ce jour. On veut s'en servir, de la bête sauvage ?

LA MÈRE. — Tu es injuste.

JEAN. — Attention, je suis injuste ! Qui est injuste, ce n'est pas prouvé. Quant à mon père et à ma mère, je ne peux même plus parler de ce que j'aime ; quant à mon père et à ma mère, je ne peux même plus parler de ce qu'ils ont aimé, je me demande où est l'injustice.

LA MÈRE. — Tu n'as pas à nous juger.

JEAN. — Dès que nous ne parlons plus de devoir dans cette maison, les chaînes de l'enfer nous empêchent de respirer.

LA MÈRE. — Le devoir est devenu notre première règle.

JEAN. — Cette règle vous interdit même d'évoquer vos souvenirs les plus chers. Qui a institué une règle pareille ?

LA MÈRE. — Ton père me l'a apprise et nous essayons de te la transmettre.

JEAN. — Eh bien ! Voilà une règle que je n'admettrai jamais.

LA MÈRE. — Que dis-tu ?

JEAN. — Vous avez bien entendu. Je dis voilà une règle que je n'admettrai jamais.

LA MÈRE. — Et que feras-tu ?

JEAN. — Vous le savez bien ce que je ferai. Et vous en êtes tellement certaine, sans vous l'avouer, que vous seriez prête à m'enchaîner pour m'empêcher de faire ce que j'ai décidé.

LA MÈRE. — De quelle décision parles-tu ?

JEAN. — Mais cette fois-ci, ce ne sera pas cette course folle et sans but dans les bois. J'aime bien cet ordre que mon père m'a donné de ne pas sortir de la maison : un seul pas, suffit à me libérer.

LA MÈRE. — Où iras-tu ?

JEAN, *après avoir esquissé un geste large et imprécis, voulant rester mystérieux, ou peut-être comprenant ce qui arrivera.* — Nulle part...

LA MÈRE. — Jean, tu es fou ! *(Puis très nerveusement.)* Ah ! d'ailleurs, ton père saura bien t'en empêcher. On ne quitte pas ce pays aussi facilement. Si on pouvait ainsi déshonorer son père et sa mère, ce serait trop facile. Tu ne partiras pas. Dieu ne permettra pas un geste pareil.

JEAN. — Ai-je prononcé une seule fois le mot partir ? Vous aussi vous savez mêler Dieu

à toutes les sauces. Mais n'ayez crainte. S'il s'agit d'un commandement de Dieu, je n'y passerai pas outre, mon père saura bien m'en empêcher. Je le connais, c'est un homme inflexible. Vous l'avez dit : il est prêt à tout. Moi aussi.

Fausse sortie.

(Presque joyeux.) Il paraît que pendant des semaines, sur certains bateaux, on ne mange que du biscuit pourri...

Comme il va pour retourner dans sa chambre, il croise son père qui rentre dans la maison.

SCÈNE III

LE PÈRE, LA MÈRE, JEAN

LE PÈRE. — Tu aurais dû rester au lit après toutes ces émotions. Ce ne sont ni ton escapade ni ta crise qui t'auront reposé.

JEAN. — J'avais besoin de me lever pour respirer l'air frais de cette belle journée de printemps.

LE PÈRE. — Tu reprendrais donc goût à cette vie ?

JEAN. — J'ai toujours aimé la nature et je l'aime de plus en plus. Avez-vous terminé d'éclaircir le petit bois ?

LE PÈRE, *de plus en plus étonné.* — Pas tout à fait encore. Il me faut attendre le vent d'ouest pour brûler mes abattis.

JEAN. — Dommage que vous ne me permettiez pas de sortir de cette maison, j'aurais été vous aider. Ce sera pour une autre fois...

Il sort.

SCÈNE IV

LE PÈRE, LA MÈRE

LE PÈRE. — Eh ! bien, tu vois ?

LA MÈRE. — Quoi ?

LE PÈRE. — Jean. Ce n'est pas avec ta faiblesse que nous serions arrivés à ce résultat !

LA MÈRE. — Ne triomphe pas trop vite.

LE PÈRE. — Je ne triomphe pas, je constate

que Jean est joyeux, détendu, calme. Et je ne peux faire autrement que d'attribuer cette victoire à la façon dont j'ai su agir avec lui. J'ai eu la bonne méthode.

LA MÈRE. — Jean est joyeux, il est vrai, parce que sa détente est une pause et que son calme est une assurance.

LE PÈRE. — Quelles sont ces obscures paroles ? Tu n'as donc pas vu quel changement s'est produit en lui en quelques heures ? Est-ce le même fils que nous avons ramené cette nuit et qui, à l'aube, me défiait par son désir de partir ?

LA MÈRE. — J'ai vu qu'à l'aube il avait la fièvre et que, maintenant, il ne l'a plus ; c'est tout. Mais sa décision reste la même.

LE PÈRE. — Il serait fourbe à ce point ?

LA MÈRE. — Il ne cherche à tromper personne. Si tu es dupe, c'est que tu ne le connais pas comme je le connais.

LE PÈRE. — Que s'est-il passé entre vous ?

LA MÈRE. — Rien. Des mots, rien que des mots.

LE PÈRE. — Que t'a-t-il dit ?

LA MÈRE. — Il a commencé par être gai, puis il a rêvé tout haut...

LE PÈRE. — Il n'a pas tout son esprit à lui.

LA MÈRE. — Puis il m'a fait des reproches ; il m'a presque demandé des comptes.

LE PÈRE. — Comment ? Il a osé...

LA MÈRE. — Mais à travers toutes ses paroles, j'ai compris que la journée ne se terminerait pas peut-être sans qu'il arrive un malheur.

LE PÈRE. — Ainsi, il m'a joué la comédie, et je me suis trompé : il veut toujours partir. Mais il n'a pas l'étoffe d'un coureur de bois. Il reviendra...

LA MÈRE. — Il veut partir loin, très loin.

LE PÈRE. — Pour une fois, l'éducation que tu lui as donnée va servir mes desseins sur lui. C'est un douillet. Il sera vivement revenu.

LA MÈRE. — Ah ! non. Il veut partir très loin...

LE PÈRE, *en colère.* — Sois tranquille. Je saurai bien l'en empêcher.

LA MÈRE. — Non, tu ne sauras pas l'en empêcher. Un geste maladroit et il part sans même nous dire adieu.

LE PÈRE. — Tu me crois faible, toi qui pourtant me connais.

LA MÈRE. — Je te sais dur, et lui aussi, et ce n'est pas le moment d'être dur. Tâchons seulement de gagner du temps.

LE PÈRE. — Qu'est-ce qui te court par la tête ?

LA MÈRE. — Comment puis-je expliquer ? Il n'est pas heureux ici. Il est perdu. Je n'en sais pas davantage. Je n'arrive pas à tout comprendre. Je ne sais plus que faire, je ne sais plus quoi lui dire. De la patience, il se calmerait. Autrement, il partira dans un coup de tête. Tes mots exaspérés n'arrangeront rien. Qui sait, si nous réussissons à le retenir quelques jours, quelques semaines, peut-être reprendra-t-il goût à notre vie ?

LE PÈRE. — Quel est ce désir de partir, alors que tout ici est préparé pour lui, pour son avenir ?

LA MÈRE. — Ne me pose pas de question. Efforce-toi de l'aimer.

LE PÈRE. — Mais qu'a-t-il enfin ?

LA MÈRE. — Il te ressemble. Il m'a parlé comme tu l'as fait jadis...

LE PÈRE. — Jean a peur des responsabilités. Il a peur du travail. Il refuse de continuer ce que nous avons commencé. Ce n'est rien plus que de la lâcheté.

LA MÈRE, *avec lassitude.* — Mais non.

LE PÈRE. — C'est un lâche que nous avons comme fils.

LA MÈRE. — Mais non. Jean te ressemble. Il regarde vers l'aventure, vers l'inconnu.

LE PÈRE. — Fini de rêvasser, monsieur mon fils.

Un temps.

LA MÈRE. — Il a parlé de bateaux sur lesquels on ne mangeait que du biscuit pourri.

LE PÈRE, *ironique.* — Il veut aller en France, peut-être ? C'est ce qu'il appelle l'aventure, l'inconnu !

LA MÈRE. — Tu oublies que pour lui, c'est l'aventure, l'inconnu.

LE PÈRE. — Il croit que dans cette vieille Europe, tout est beau, tout est facile. Il n'imagine pas ce qu'il y a de saleté dans ce continent mort. Ses jolis rêves, il devrait en oublier quel-

ques-uns, s'il allait là-bas. *(Changeant de ton. Ferme et rageur.)* Mais il n'ira pas. Ah ! non. Il ne nous quittera pas comme cela. Nous avons des terres à faire. Il ne partira pas, ça non, jamais. Nous devons nous imposer ici, imposer notre nom, devenir des maîtres. J'ai besoin de mon fils. Déjà, nous avons assez perdu de temps, par sa faute.

LA MÈRE. — Penses-tu un peu à lui ? Penses-tu un peu à ce que je t'ai dit ?

LE PÈRE. — Il me rendra fou. Notre vie ne va pas s'écraser aussi piteusement. Le petit misérable ! Il retournerait là d'où je suis venu ! Nous verrions cela !

LA MÈRE. — Jean n'est pas ce que tu crois.

LE PÈRE. — J'aurai vécu cette vie de privation pour voir un fils qui abandonne tout et pour voir sa mère qui l'encourage au plus répréhensible des gestes ! J'aurai vécu ma vie de chien pour cela !

LA MÈRE. — Je ne l'encourage pas. C'est faux, je ne l'encourage pas. Ce départ serait un grand chagrin pour moi. Je suis au moins aussi malheureuse que toi. Je n'ai pas la rage au cœur... mais une grande tristesse...

LE PÈRE. — Assez de sentiment. Tout s'effondre et tu nous défends avec des sanglots dans la voix.

LA MÈRE. — Jean a vingt ans.

LE PÈRE. — Il faut des gestes. L'empêcher, je dois l'empêcher de tout gâter, et à tout prix. Une femme peut pleurnicher, un père doit être un homme.

LA MÈRE. — Tu te heurtes à un fils qui est un homme, lui aussi.

LE PÈRE. — Justement, et tant mieux.

LA MÈRE. — Si ton vieil orgueil et sa fierté devaient se croiser sans malheur, j'en serais étonnée.

LE PÈRE. — Je te demande seulement de croire que je suis résolu à ne pas abandonner ma position.

LA MÈRE. — C'est bien ce que je redoute le plus.

LE PÈRE. — Avec tes larmes, il est d'abord certain que tu n'obtiendras rien. Jean a deviné ta faiblesse, ton impuissance qui, pour lui, équivalent à un consentement pur et simple.

LA MÈRE. — Tu as bien vu que tu n'étais pas mieux armé avec ta force.

LE PÈRE. — Je n'ai plus le choix des armes. Toutes me seront bonnes.

LA MÈRE. — Comme par hasard, tu te défends ainsi avec les armes qui te plaisent.

LE PÈRE. — C'est un hasard, tu as bien dit.

LA MÈRE. — Admettons, admettons. *(Sur un autre ton.)* As-tu songé seulement qu'un peu d'habileté, un brin de ruse serviraient notre cause ?... Au lieu de ce plongeon dans la catastrophe...

LE PÈRE. — J'ai aussi des armes de ce genre. Repose-toi sur moi.

LA MÈRE. — Dieu te protège !

LE PÈRE, *pitoyable.* — Si seulement je trouvais un appui en toi, si j'avais reçu de toi un seul mot, je ne dis pas de confiance, mais d'encouragement, penses-tu que je ne me sentirais pas plus fort ? Je ne suis pas si méchant que tu crois. Quelle sorte de plaisir prendrais-je à jouer le tyran au milieu des miens ? Car, tyran, ogre, croquemitaine, voilà bien mon rôle à tes yeux !

LA MÈRE. — De mon mieux, à ma façon, je tente de défendre ce que j'aime. Mais, quoi que tu fasses, tu sais bien que je garderai le silence. Dieu nous regarde et il faut avoir confiance : il t'inspirera ton devoir.

LE PÈRE, *avec une étrange lueur dans les yeux.* — Nous sommes enfin alliés. C'est mieux ainsi. Et, tu as raison : Dieu est avec nous.

La Mère garde le silence.

RIDEAU

ACTE III

ACTE III

TABLEAU IV

Il est cinq heures de l'après-midi. Lumière douce. Une détente après la vive chaleur du jour.

SCÈNE I

LE PÈRE, HÉLÈNE

Ils entrent. Le Père donne le bras à Hélène qui a l'air toute petite fille à côté du maître de la maison.

LE PÈRE. — Viens, Hélène, viens. Tu as vu comme le ciel est calme ? Quel pays magnifique !

HÉLÈNE. — Je suis heureuse ici.

LE PÈRE. — Il n'y en a pas de plus beau ; il ne peut pas y en avoir de plus beau.

HÉLÈNE. — Pourtant, on dit que la France est un bien beau pays.

LE PÈRE. — Bah ! Il faudrait s'entendre là-dessus, sur ce que l'on nomme la beauté. Là-

bas, c'est bien bâti, c'est beau évidemment. Mais ici, il y a une nature endiablée, terrible. Pour un homme en santé, c'est une grande joie que de pouvoir s'attaquer à cette jeune bête sauvage. Il faut dominer tout ce qui nous entoure. Voilà qui donne des satisfactions quand on y réussit. Et parfois on a, comme en ce moment, le spectacle de la bête sauvage au repos, calmée ou vaincue, qui sait ? Tu me comprends ?

HÉLÈNE. — Vous êtes un homme.

LE PÈRE. — Les enfants aussi peuvent comprendre.

HÉLÈNE. — Je ne sais pas.

LE PÈRE. — Je sais, moi. À moins qu'ils ne s'entêtent stupidement. Cependant, à Jean, je n'ai pas dit mon dernier mot.

HÉLÈNE. — Lui a dit le sien, semble-t-il.

LE PÈRE. — Vraiment... *(Moment de gêne. Le Père se domine et change de ton. On sent qu'il cherche un moyen d'attaquer le sujet.)* Quand je te vois comme aujourd'hui, je pense à votre petite enfance, à Jean et à toi. C'était si charmant de vous retrouver toujours ensemble.

HÉLÈNE. — Pour ma part, je ne l'oublierai jamais.

LE PÈRE. — Un père un peu mieux compris des siens aurait pu espérer le plus heureux et le plus normal des dénouements...

HÉLÈNE. — Vous cherchez à me faire de la peine. J'ai compris que Jean m'a remplacée par un rêve, un idéal qu'il s'est plu à embellir jour après jour. Comment voulez-vous que je lutte contre cet ennemi invisible ?

LE PÈRE. — Pauvre enfant ! *(Un temps. Puis, attaquant de face.)* Ma petite Hélène, je me dis aussi qu'il y a peut-être de ta faute dans tout cela.

HÉLÈNE. — Je crois que c'est toujours une faute que de ne pas être aimée.

LE PÈRE. — Mais non, mais non. Je pense que si tu perds Jean, ce peut être de ta faute. Il fallait l'arracher à ses rêves et le faire redescendre sur terre.

HÉLÈNE. — Je ne vous comprends pas bien.

LE PÈRE. — Mais oui, tu me comprends. Il aurait suffi que tu saches te l'attacher. Enfin, je ne sais pas bien expliquer ces sortes de cho-

ses. Une jeune fille, même à ton âge, doit savoir cela d'instinct. Jean était jeune, plein d'entrain, de force... Il fallait essayer de le comprendre...

HÉLÈNE, *subitement hors d'elle-même.* — Comment pouvez-vous me tenir de pareils propos ?

LE PÈRE. — Ne t'affole pas, petite Hélène. Voyons, ne pleure pas. Je ne te veux pas de mal : je veux t'aider. Et, de ton côté, tu peux m'aider. Ton malheur, tu l'imagines irréparable. C'est l'idée d'une enfant. Certains jours de la vie, un bras solide peut contrarier le destin.

HÉLÈNE. — Vous êtes un homme.

LE PÈRE. — Que me sert d'être un homme quand un seul de tes regards...

HÉLÈNE. — Ne dites pas cela.

LE PÈRE. — Un seul de ces regards est une force. Ne veux-tu pas que tout s'arrange ?

HÉLÈNE. — Il me semble que ce ne sera pas possible.

LE PÈRE. — Je te répète que tu as l'assurance de mon aide et de celle de sa mère. Puisque

nous voulons tous trois le garder ici, pourquoi ne pas nous allier ? Ne serais-tu pas heureuse un jour d'être la maîtresse de cette maison avec Jean à tes côtés ?

HÉLÈNE. — Jean avec moi... Même avec votre aide, je ne sais pas.

LE PÈRE. — Il suffirait que tu favorises notre entreprise. Il suffirait d'un rien.

HÉLÈNE. — Je suis faible devant lui.

LE PÈRE. — Petite fille ! Dis-moi, sans t'énerver : est-ce que Jean, parfois, ne t'a pas montré une tendresse un peu vive ? *(Un temps.)* N'a-t-il jamais profité d'un moment de solitude pour, disons, t'embrasser ? *(Mouvement d'Hélène.)* Remarque, tu es assez jolie : un tel geste n'aurait rien d'impossible. Tu n'as pas à t'en cacher. Je comprends la jeunesse. On permet ces jeux si on ne les encourage pas.

HÉLÈNE. — Comment vous répondre ? Jean m'a embrassé quelques fois, si c'est là ce que vous désirez savoir ; très gentiment, à des anniversaires, au Nouvel An, ou simplement pour rire.

LE PÈRE. — C'est tout ? *(Hélène hésite.)*

Hélène, tu n'es plus ici avec le père de Jean : tu es avec un ami qui ne cherche qu'une chose, ton bonheur.

HÉLÈNE. — Une fois, il m'a regardée fixement avec un tel sérieux... que j'ai eu peur. Je me suis sauvée. Et pendant plus d'une semaine, nous ne nous sommes pas adressé la parole.

LE PÈRE. — C'était peu de chose. Quel charmant tableau que celui de ces deux jeunes forces qui s'affrontent. Et alors ?

HÉLÈNE. — C'est tout.

LE PÈRE. — Jean n'a-t-il jamais fait allusion à cette courte scène ?

HÉLÈNE. — Non, jamais. Mon amour était très simple. Jean est si étrange que cet hommage direct, dépourvu des complications qui font son bonheur, ne pouvait lui plaire. Je me suis défendue de mon mieux de l'aimer.

LE PÈRE. — Et quand tu as connu les intentions de Jean, quand tu as su qu'un mirage était en voie de lui faire chavirer la tête, ta tendresse n'a rien imaginé pour le sauver ?

HÉLÈNE. — Je ne pensais plus à rien. J'ai pleuré pendant des heures.

LE PÈRE. — Ta mauvaise fortune aurait changé ?

HÉLÈNE. — Je vous dis que je ne pensais plus à rien : je pleurais. J'étais triste et je pleurais.

LE PÈRE. — Tu étais malheureuse et pas un instant tu n'as songé au geste qui pouvait tout changer, pas un instant tu n'as cessé de tout accepter. Tu étais consentante de perdre...

HÉLÈNE. — Comment vouliez-vous que, froidement, je fisse des calculs. Non, je n'étais pas consentante.

LE PÈRE. — Si, tu l'étais ; pourvu que ce fût dans l'honneur, le devoir, et les larmes aux yeux. *(Sans ironie.)* C'est très beau.

HÉLÈNE. — Vous ne me connaissez pas. Je l'aimais malgré tout, malgré lui. Je l'aimais, et ce qu'il désirait de bon ou de mauvais, croyez-vous que je le jugeais ? J'aurais partagé toutes ses fautes, ses bêtises, sa perte même, sans y réfléchir une seconde. *(Un temps.)* Je ne sais plus ce que je dis.

LE PÈRE. — On ne peut être plus jeune, plus enfant que tu ne l'es. Hélène pleurniche dans

son coin ! Bien sûr : son amoureux va la quitter ! On prend pour acquis : impossible de le retenir, c'est un garçon si séduisant et si étrange. *(Un sourire, puis :)* Tu n'as jamais été arrachée, mais vraiment arrachée à celui que tu aimes. Tu es une enfant qui prépare soigneusement son malheur. Et pour l'instant, je ne crains pas d'en rire. Mais, un beau matin, un beau matin que tu ne verras pas, un beau matin, tu te réveilleras folle de chagrin. Alors, tu mériteras que l'on respecte ton malheur : des gens se signeront en te voyant en pleurs. Hélène, des nuits entières, tu ne dormiras pas, tu attendras le jour, en maudissant ton destin, en déchirant l'oreiller. Tu penseras à lui en grelottant dans ton lit. Le printemps viendra, l'été viendra et ce sera l'insomnie des nuits d'été, chaudes comme un fourneau. Les journées seront longues et tu mourras d'ennui devant tous les travaux. Ajoute à ces longues nuits ces longs jours et tu vois une jeune fille devenir une vieille fille, puis une personne sans âge, puis ce qui n'a qu'un nom : une malheureuse. Tu te retrouves dans ce rôle ? Tu la connais cette pauvre femme ? Ah ! pendant des années,

son imagination a couru en tout sens. Elle en a découvert, ne crois-tu pas, des façons de le retenir... Sais-tu ce que c'est pour une pauvre, une triste, une malheureuse femme seule, ces simples mots que l'on peut dire sans y penser parce qu'ils sont de tous les jours : il est trop tard ? Raté, manqué, perdu. Il est trop tard.

HÉLÈNE. — Que voulez-vous de moi ?

LE PÈRE. — Je ne veux rien, pas grand'chose : seulement te dire que pour toi, il n'est pas trop tard. Tu es forte. Et songe que tout en faisant ton bonheur, tu sauveras une famille de la honte d'avoir un fils déserteur.

HÉLÈNE. — Je voudrais parler à Jean.

LE PÈRE. — Je te l'envoie tout de suite. *(Il va pour sortir.)* Pense à ton bonheur.

Il sort.

SCÈNE II

HÉLÈNE, JEAN

Hélène ne bouge pas de l'endroit où elle est. Quand Jean entre, elle l'entend mais ne le regarde pas.

JEAN. — Il paraît que tu réclames ma présence ? Quel honneur !

HÉLÈNE. — Jean, ce n'est pas le ton qui convient à la conversation que je veux avoir avec toi.

JEAN, *après être passé par derrière et l'avoir embrassée sur la joue.* — Bonjour, Hélène.

HÉLÈNE. — Ni celui-là, d'ailleurs.

JEAN. — Oh ! comme tu es farouche aujourd'hui ! Il y a pourtant des jours où tu aurais donné beaucoup pour que je sois aussi... familier...

HÉLÈNE. — Ainsi, jusqu'à la fin, tu n'auras ouvert la bouche que pour me faire mal.

JEAN. — C'est ta faute : je suis entré ici avec les meilleures intentions du monde. Maman m'a dit que je n'étais pas gentil avec toi : comme je suis un fils obéissant, j'essayais de réparer...

HÉLÈNE. — Jean, j'aime mieux te voir comme ce matin.

JEAN. — Ce matin ? Ce matin, ne t'ai-je pas promis de faire semblant d'être ton amoureux ? Mon ardeur ne veut rien entendre de plus. Je

commence, chère princesse... Divine fée des forêts du Nouveau-Monde...

HÉLÈNE. — Ce matin, n'as-tu pas juré de partir ?

JEAN. — Il est près de six heures !

HÉLÈNE. — Ainsi une journée suffit à ébranler tes décisions qui semblent les plus fermes.

JEAN. — D'ailleurs je ne partirais pas sans te faire des adieux déchirants... Maman m'a déjà raconté qu'avant de venir en ce pays, elle avait vu des gens qui simulaient les passions des autres et qu'on se réunissait pour les voir pleurer et que même l'on y applaudissait et que cela était considéré comme un divertissement exceptionnel dans la bonne société. Ne veux-tu pas que nous fassions semblant d'être amoureux l'un de l'autre ?

HÉLÈNE. — Tu oublies que je le suis vraiment.

JEAN. — Cela ajoutera à la vérité, mon ange !

HÉLÈNE. — Cruel ! Comme tu es cruel ! Comme tu prends plaisir à te jouer de moi !

JEAN. — Je m'ennuie ici et je passe le temps

comme je le peux. Tu es la seule personne à qui je puisse parler d'autre chose que de devoir, de travail, de mission.

HÉLÈNE. — Pourquoi ne me parles-tu pas plutôt de ce qui te tient à cœur ? Des pays dont tu rêves ? De ton départ ?

JEAN. — J'aime mieux te voir pleurer pour autre chose.

HÉLÈNE. — Tu te trompes, Jean, je n'aurais pas pleuré.

JEAN. — Parce que, héroïquement, tu as décidé de me suivre ?

HÉLÈNE. — Non, Jean. Je t'ai fait venir ici pour te parler...

JEAN. — Hélène, je crois que tout cela est inutile et pénible.

HÉLÈNE. — Jean, je veux te mettre en garde : tu n'as pas l'air de comprendre ce qui se passe autour de toi.

JEAN. — Allons donc ! Je suis dans une cage et je le sais bien... Traqué, pris au piège. Comme une bête sauvage tombée dans la fosse préparée exprès pour elle.

HÉLÈNE. — Sais-tu ce que le chasseur est prêt à faire pour l'empêcher d'en sortir ?

JEAN. — Je ne te comprends pas.

HÉLÈNE. — Tu n'imagines pas le désespoir de ton père. Il s'abandonnera à toutes les bassesses, à toutes les rages. Je viens d'en avoir la preuve et j'en ai été tellement révoltée...

SCÈNE IV

HÉLÈNE, JEAN, LE PÈRE

LE PÈRE, *entrant brusquement.* — Ne reparais plus jamais dans cette maison.

JEAN. — Qu'est-ce que cela signifie ?

HÉLÈNE. — Adieu, Jean ! Je t'ai aimé plus que mon bonheur.

LE PÈRE. — Va-t-en !

JEAN. — Laissez-la s'expliquer.

LE PÈRE. — Non, et je te demande de te taire.

JEAN. — Elle vous accuse : je veux qu'elle parle si elle a une preuve.

LE PÈRE. — C'est moi qui commande ici. Je prie Hélène de partir et toi de te taire.

JEAN. — Vous avez trop peur qu'elle parle pour que je ne lui demande pas instamment de rester et de tout dire.

HÉLÈNE. — Jean, abandonne cette lutte. Je pars tout de suite.

LE PÈRE. — C'est beaucoup mieux ainsi.

HÉLÈNE. — Oui, il vaut mieux qu'il ne sache jamais... Adieu, Jean !

LE PÈRE. — Pars vite.

JEAN, *ému.* — Hélène !

HÉLÈNE. — Toi aussi, Jean, quitte cette maison et ne reviens jamais.

Elle sort vivement.

RIDEAU

ACTE III

TABLEAU V

C'est le soir. Aux fenêtres, le ciel est sombre. Feu dans la cheminée. Bougies.

SCÈNE I

LA MÈRE, JEAN

La Mère est assise. Jean paraît, un baluchon à la main. Il est prêt à partir. En le voyant, la Mère comprend que c'est le départ. Elle s'effondre, la tête dans les mains, et pleure.

JEAN. — Maman ! Maman ! Si vous saviez comme je pense peu aux difficultés qui m'attendent : la plus douloureuse de toutes, je dois l'affronter avant de partir. Vous quitter, maman, est plus terrible que la traversée des mers. Si j'ai accumulé des forces pour parcourir des continents, c'est à peine si j'en ai assez pour vous dire adieu. Pourtant, il le faut. Vous

pensez peut-être que je ne vous aime pas, que je ne vous ai jamais aimée. Détrompez-vous et songez combien je vous aimerai lorsque rien de ce qui vous touche, de ce qui vous entoure, ne sera là pour me rendre malheureux. Je vous aimerai d'une manière totale. À vrai dire, c'est aujourd'hui que je commence à vous aimer, au moment où, silencieuse, vous m'accordez la permission d'entreprendre ce grand voyage. Oui, c'est au moment où vous me permettez de vivre que je commence à vous aimer. Me comprenez-vous, maman ? Vous me donnez la vie, ce soir. Vous me donnez la vie et vous me donnez le monde. Merci, maman, merci. Vous pleurez, mais je sais que vous êtes heureuse...

LA MÈRE. — Jean ! Mon fils !

JEAN. — Jusqu'ici, je n'ai pas su vous parler. Oubliez tous mes écarts de langage, car ce n'est pas à cette mère, ce n'est pas à vous que je parlais. Vous comprenez ? *(La Mère regarde. Il sourit.)* Comme je suis heureux ! J'ai eu tout juste le temps de me faire comprendre.

SCÈNE II

LA MÈRE, JEAN, LE PÈRE

En effet, le Père entre, affairé et même un peu plus qu'il ne faudrait.

LE PÈRE. — Il y a de bonnes nouvelles de Québec. Un bateau est arrivé. Il porte armes, soldats et les dernières décisions royales. *(La Mère garde le silence.)* Tu ne veux pas savoir de quoi il s'agit ?

LA MÈRE, *essayant de cacher son émotion.* — Cela a-t-il quelque intérêt pour nous ?

LE PÈRE. — Certainement. Pour tous les Français de la Colonie, puisque le Roi entend installer une saine discipline au Canada. Il veut rétablir l'obéissance parmi nous. Il y en a trop qui ne reconnaissent plus les ordres de leurs supérieurs et qui font la traite avec les sauvages sans aucune permission. Ils vendent leurs pelleteries aux Hollandais et aux Anglais : ce sont des traîtres qui seront punis avec la dernière rigueur. Ceux qui entretien-

nent un commerce scandaleux avec les sauvagesses seront également punis, sans parler de ceux qui échangent de l'eau-de-vie contre des pelleteries.

JEAN. — Est-ce qu'autrefois on n'encourageait pas la traite de l'eau-de-vie ?

LE PÈRE. — Oui, c'était un bon moyen de séduire les sauvages et d'obtenir leurs pelleteries. Mais l'eau-de-vie a amené des désordres regrettables. Enivrés, les sauvages devenaient furieux et massacraient les nôtres sans motif et en pleine paix.

JEAN. — N'y a-t-il rien d'autre ?

LE PÈRE, *avec intention, fixant Jean.* — Si. On attend, de France, plusieurs navires. *(Un bon temps, pendant lequel Jean ne laisse paraître aucune réaction qui puisse être interprétée à mal par son père.)* Tout rentre dans l'ordre et je m'en réjouis. La journée des petites folies est terminée ; cette nuit nous allons retrouver le calme intérieur. Avec le soleil de demain, nous allons tous ensemble reprendre notre vie normale. Je ne me permets pas d'être fier de ma conduite, mais je pourrais le faire

en toute simplicité. C'est notre avis, n'est-ce pas ? *(Un temps.)* Jean, cette drôle d'aventure aura eu du bon, malgré tout ce que j'ai pu dire. Nous avons eu le courage de nous débarrasser de cette Hélène pestifère, qui déplaisait à tout le monde dans la maison. Ah ! j'avais bien compris son jeu : une fille sans dot, sans cervelle, et ne cherchant qu'à nous duper. Heureusement que l'on ne force pas avec facilité la porte d'un foyer comme le nôtre. *(Un temps.)* Vous dites quelque chose, tous les deux ? On croirait que vous ne m'écoutez même pas. J'ai chassé cette petite garce, n'ai-je pas eu raison ? Maintenant, la place est nette.

LA MÈRE. — Bien sûr, tu as raison.

LE PÈRE. — À toi, Jean, je ne demanderai pas d'être tout de suite, sans façon, ouvertement d'accord avec moi. Cependant, je sens très bien que tu me comprends.

JEAN, *neutre*. — Bien sûr, vous avez raison.

LE PÈRE. — Un moment, j'ai craint que tu ne te sentes humilié. Les gens de notre race, les gens qui ont de la fierté, n'aiment pas être pardonnés. Ils veulent porter courageusement le poids de leurs fautes. S'il en est ainsi, je

comprends et je suis fier de toi. J'admets que tu restes silencieux. Les grands hommes se forment dans le silence, les gestes courageux s'accomplissent dans le silence. Au moins, tu ne penses pas que je suis ravi de trancher du maître, de parader ma victoire devant toi ? Non, non, ce n'est pas ainsi qu'on se grandit. Être conscient de sa force ou de sa déchéance, voilà des qualités d'homme, de ces hommes en bon métal solide, sonnant clair. *(Il s'approche de Jean, lui met la main sur l'épaule et regarde sa femme.)* Jean va devenir un homme, un homme comme il nous en faut encore quelques-uns, pour que ce pays se développe totalement. *(Jean, très calmement, repousse la main de son père et se dégage. Réaction du Père.)* Ne sais-tu pas accueillir la bonté d'un père ?

JEAN. — Vous m'excuserez, ce fut un geste involontaire. Je n'écoutais pas ce que vous disiez.

LE PÈRE. — Tu n'écoutais pas ! Au moment où nous sommes là, tous les trois, en paix...

JEAN. — Pourtant...

LE PÈRE. — Au moment où nous sommes là, tous les trois, en paix, au moment où je par-

donne à tous, au moment où je vous parle gravement, qu'est-ce que j'apprends ? Mon fils, distrait, perdu dans la rêvasserie, ne m'écoute pas.

JEAN. — Continuez, je vais écouter.

LE PÈRE. — J'ai dit ce que j'avais à dire.

JEAN. — Alors... vous aviez raison... sans aucun doute...

LE PÈRE. — J'avais raison, j'avais raison, mais bien sûr. Est-ce que je n'ai pas toujours raison ? Avec deux êtres de votre espèce, le contraire serait tout de même révoltant.

LA MÈRE. — Ne recommence pas, je t'en supplie.

LE PÈRE. — Je n'ai plus rien à vous dire, ce soir. Devant ces visages d'enterrement, je me retire. Vous avez de la suite dans les idées pour m'empoisonner l'existence. Passez, si vous voulez, la nuit à vous énerver, moi, j'ai sommeil. Demain, le travail n'attendra pas. Bonne nuit.

LA MÈRE, *distraite.* — Bonne nuit.

JEAN, *même jeu.* — Bonne nuit.

Le Père va pour sortir. Il aperçoit tout à coup le baluchon. Il paraît crispé, tendu à l'extrême. La Mère et Jean ne voient rien de cela et d'ailleurs tournent le dos au Père. Ce dernier fait quelques pas et lance avec force.

LE PÈRE. — Jean ! *(La Mère et Jean sortent de leur rêve.)* Ainsi, tu auras été fourbe jusqu'à la fin.

JEAN. — Vous-même, vous vous êtes trompé sur moi, vous avez cherché à vous tromper.

LE PÈRE. — C'est moi qui me suis trompé, oui.

JEAN. — Vous ne le croyez pas, mais c'est ainsi.

LE PÈRE. — La tête que tu as en ce moment est celle d'un fourbe et d'un détraqué.

JEAN, *avec un demi-sourire.* — Vous vous emportez.

LE PÈRE. — Tais-toi.

JEAN. — Vous m'aimez mieux fourbe que fou, j'en suis certain.

LE PÈRE. — Arrête ces plaisanteries, dégénéré. Tu aurais quelque vice, quelque pourriture cachée, je n'en serais pas étonné.

JEAN. — N'allez pas plus loin, déjà vous tenez en main tous les motifs de me mépriser.

LE PÈRE. — J'en ai, tu as raison. Jamais père n'a engendré fils ordurier à ce point.

JEAN. — C'est sûrement une malédiction du Ciel.

LA MÈRE. — Arrêtez, je vous en supplie. Tais-toi, Jean.

LE PÈRE. — Mais regarde. *(Il montre le baluchon.)* Tu ne comprends donc pas que ton fils s'en va, qu'il quitte notre maison, que tout s'effondre, que nous ne sommes plus rien, que le pays qui a des fils pareils n'est plus rien, que c'est la mort. Tu entends, c'est la mort. *(Il s'appuie, brisé, contre le mur, à sa femme.)* Tu n'as rien à répondre ? Lui non plus ?

LA MÈRE. — Je voudrais...

LE PÈRE. — Vous me laissez là, vous me laissez mourir. Vous voulez me tuer.

JEAN. — Vous avez passé votre vie à empêcher de vivre ceux qui vous entouraient.

LE PÈRE. — Je n'ai empêché personne de vivre. Toi, tu ne respectes rien.

JEAN. — Moi, je n'ai encore emprisonné personne.

LE PÈRE. — Emprisonné ?

JEAN. — Ce soir, j'ouvre les portes de la prison, et cette vie je la quitte, et cette vie je vous la laisse.

LE PÈRE. — Tais-toi.

LA MÈRE. — Jean, fais attention.

JEAN. — Ma seule tristesse est de vous quitter, car si peu que vous m'ayez compris, je n'en ai pas moins continué de vous aimer.

Jean ramasse le baluchon.

LE PÈRE, *qui a vu le geste.* — Jean, ne fais pas cela.

JEAN, *sans entendre, très ému.* — Je quitte un père en colère et une mère soumise jusqu'au bout. Votre fils demeure dans son rôle de ce que l'on nommera sans doute « déserteur ». Voilà la famille réunie au complet pour la dernière fois. Adieu ! Adieu, chère prison !

Jean passe lentement le seuil de la por-

te. La Mère pleure, tournée vers le mur. Le Père, outré, regarde Jean sortir.

LE PÈRE, *criant, dès qu'il a vu disparaître son fils.* — Jean ! *(Un temps.)* Jean, malheur à toi !

Quelques secondes passent et le Père se précipite au dehors, après avoir décroché le fusil qui est au mur. La Mère n'a rien vu. Un silence, puis la détonation. La Mère court vers l'extérieur. La scène demeure vide. Puis, la porte s'ouvre lentement : le Père et la Mère portent leur fils. Cette entrée doit être exactement la même qu'au début de la pièce. Quand ils ont déposé le corps de Jean sur la grande table, la Mère regarde le Père.

LA MÈRE, *très fermement.* — Assassin !

RIDEAU

APPENDICE

Je ne voulais pas que les personnages de ma pièce ressemblassent à ces bonshommes, tous vrais petits saints, qui, nous enseigne-t-on souvent, peuplaient la Nouvelle-France.

Pas d'égarements humains, pas de tragédie, dit un grand auteur. J'ai oublié le nom de cet auteur, mais j'espère ne jamais oublier cette parole profonde.

Eh bien ! on peut trouver que le Père est un homme qui s'égare, que Jean est un fils qui s'égare ; on peut dire aussi que la Mère se trompe ; et pourquoi l'inexpérience d'Hélène ne conduirait-elle pas aux plus belles maladresses ? Ces gens ne sont pas des types *de colons de la Nouvelle-France.*

Mais allez donc exprimer une pareille infamie !

Aussi ai-je tenté de me justifier sur le plan historique. Je me suis souvenu d'un texte [1], *lu plusieurs années auparavant, qui serait une bonne réponse, même à mes propres scrupules. Mais j'étais en France, lorsque j'entrepris d'écrire « Un Fils à Tuer ». Je n'imaginai pas qu'il fût possible de re-*

---

1. (« Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687 », rédigé par le chevalier de Baugy, aide de camp de M. le marquis de Denonville. Documents réunis par Ernest Serrigny. Ernest Leroux, éditeur, Paris 1883.)

trouver ce vieux livre canadien à Paris et ne le cherchai même pas.

Revenu à Montréal, j'avais presque terminé ma pièce. Je voulus quand même, pour en avoir le cœur net, relire ce texte. Je ne fus qu'a demi satisfait. Bien sûr, ma pièce peut se situer à cette époque ; bien sûr, on y retrouve des allusions au biscuit pourri, aux Indiens qui portent leurs pelleteries aux Hollandais et aux Anglais, au grand désespoir du commerce français ; bien sûr, on y voit la colonie et ses gens sous un jour assez cru.

Mais est-ce que l'auteur n'exagère pas un tout petit peu ? Voilà ce que l'on peut se demander.

Je ne peux donc le citer avec autant de plaisir que je voudrais. Pourtant, plusieurs lignes m'ont fait rêver, ne serait-ce que ce paragraphe où il est question d'un jeune Canadien, « fort bon garçon », qui retourne vers la vieille France. L'auteur dit de son père qu'il était « le plus honeste du Canada ». On comprendra qu'il m'ait plu de songer à mes héros...

E. G.

À Québec, ce 22 novembre 1682.

Ne montres cette lettre a personne.

Quoique ie vous aie fait une entiere relation de tout mon voiage, mon cher frere, comme ie ne lay fait que pour la monstrer a ceux qui la voudront voir, il n'estoit point raisonnable de mettre dedans

bien de petites choses quil n'est pas necessaire que tout un chacun scache ; cela fait qu'apres vous auoir dit que le nauire dont ie vous ay parlé dedans est arriué icy a la fin du mois d'octobre tout manquant a ceux qui estoient dedans, il y auoit près de deux mois qu'ils n'auoient plus de vin et ne mangeoient que du biscuit poury. Ie vous diray que pour ce qui est des gens de ce pais qu'ils sont fort doubles, tenans du sauuage, de grands causeurs qui pour la plupart ne scauent ce quils disent, la pluspart se fesans gentilhommes ; comme ils ne sont nullement d'accord ensemble il faut les entendre parler les uns des autres ; c'est a qui se déchirera le mieux et l'on a que faire de leurs donner la question pour tout sçauoir. Pour ce qui est des femmes elles sont pour la pluspart d'assez bonne humeur ; il ne les faut pas trop prescher, a ce qui ma esté dit, pour obtenir d'elles quelques faueurs ; le peu de temps qu'il y a que ie suis icy et les embaras auxquelles lon est m'ont empesche de connoistre si ce que lon m'a dit est véritable ; tout ce que ie sçais bien est que la plus part sont des donselles venues de France pour peupler le pais ; si l'on peut tirer de la quelque coniecture, ie ne pense pas quelle soit fort bonne a leurs auantages ; toutefois ce nest pas une regle generalle et ie crois que dans le grand nombre lon en peut trouuer quelques-unes qui sont fort honnestes. Ie t'ay parlé d'un conseil souverain ; si tu voiois, tu ne pourois pas tempescher de rire, car depuis le 1er jusques au dernier des conseilliers ils ont plustost la mine

d'en estre les ministres ; ils pendent tous l'épée au côsté n'aient pas le moien de s'acheter des robes ; tout ce quils ont de meilleur c'est lappétit qui ne leur manque nullement ; c'est vn plaisir singulier de les voir a la table de Mr le Général ; il semble qu'ils ont observé un ieune de cinq ou six jours et qu'ils se rassasient pour autent. Tous les plus honnestes d'icy sont des officiers qui sont venus auec des troupes et qui se sont establis, a la vérité c'est de fort honestes gens et qui sçauent fort bien viure ; pour le reste, c'est tout banqroutiers ou gens qui ont eu des affaires qui sont venus establir et en un mot presque tous gens de sac et de corde ; Mr levesque qui est icy et les peres iesuites voudroient bien les faire deuenir honestes gens ; mais ils auront bien de la peine, tant ils sont enclins au libertinage. Ie tacheray de faire quelques connoissances aussy bien que les autres pour passer le temps l'hiuer qui dure icy si longtemps ; nous en auons desia eu de bons eschantillons et il commence a si bien geler que iusques à lencre qui est dans nostre chambre ou il y a touiours bon feu ; ie ne sçay pas si l'hiuer aura commencé de si bonne heure en France ; tout ce que ie sçais fort bien est que le iour de la saint Hubert ie voulus aller a la chasse auec Mr Doruilliers pour celebrer la feste ; ie croiois que nous y demeurerions ; la nege vint d'une si grande force que l'on ne se voioit presque pas, il faloit entrer dans la boue iusques aux genous, ce qui nous fit quitter la partie auec promesse de n'y retourner de l'année. Depuis

ce temps là il gele continuellement, ie ne sache point de pais si meschant que celui-cy, il y fait un froid desespere et de la vient une chaleur insupportable, auec des cousins qui ne donnent point de repos. Après t'auoir mandé toutes les choses que iay pu ie trouve a propos de te parler d'affaires et de te demander si tu nas pas reçu le papier que ie t'ay enuoié pour te faire le maistre et de trancher tailler rogner comme il te plairoit ; iespere que tu m'en donneras des nlles et que tu me mandras si tu es auancé quelque peu, de la manière dont elles vont ; j'en ay bien d'autres a te communiquer, car estant esloigné il se fait icy un commerce où l'on peut faire ses petites affaires doucement ; comme ie ne sçay pas encore bien ce qui en est ni de quelle manière tout cela s'amanche, ie ne te diray pas grande chose sur ce chapitre parce qu'il faut prendre langue auant de s'engager a quelque chose ; l'année prochaine ie t'en instruiray davantage et te mandray ce qu'il faudra faire ; tout ce que ie sçay desia bien est que si l'on me donne lemploy que lon ma promis ie pourray mettre quelque argent en bource dont nous pourons nous seruir auec le temps. Ie vous parlois de cela dans ma derniere, c'est que Mr le general veut menvoier a 150 lieues dicy pour tenir teste aux sauuages et les empescher de porter leurs pelleteries aux Hollandois et Anglois qui n'en sont pas fort éloignés et comme il demande des troupes au roy il me donneroit encore quelque chose ; cela n'estant pas encore venu iay besoin de hardes icy (...) ; tu ne me refuseras pas

aussy quelques livres plaisans pour quelque fois passer le temps surtout quelques comedies des plus iolies comme l'avare, le malade imaginaire et quelques Crispains [1]. Si tu menuoie ce que ie te demande ie ne toublieray pas aussy lannee prochaine, ie tenuerray des loutres pour te faire quelques manchons et des martres pour les bonnes amies, ie prie mon oncle labbé de menuoier quelques livres ; si tu luy escris ie te charge de luy mender qu'il te les adresse pour les mettre avec ce que lon menuoira. Pour sauoir de tes nlles il faut que tu taches dauoir quelquun a La Rochelle pour me faire tenir le tout. Ie mende a mon pere ce quil faut faire la dessus en enuoiant ce quil voudra au moit dauril qui est le meilleur temps pour venir icy. Ne manque point de tenir la main a tout le mieux que tu pouras, toutes les lettres que tu auras pour moy tu les feras mettre dans mon ballot ; ie te demande encore une giptiere nen aient point icy. Voila bien te rompre la teste, mon cher frere, de toutes mes commissions ; ie ten demande excuse et te promets de ne te plus inquiéter la dessus ; ie ten prie, donne moy des nlles le plus que tu pouras et mende moy ce qui se passe ou tu es ; ie diray encore que tu sois exact a mescrire au mois dauril

1. L'*Avare* (9 sept. 1668) ; le *Malade imaginaire* (10 janvier 1674, de Molière). — Les *Crispins,* créés par Raymond Poisson, avaient été mis en vogue par lui de 1663 à 1685 ; il en imagina le costume devenu traditionnel. (Note de M. Ernest Serrigny)

comme ie tay mandé ; pour peu que tu puisse avoir quelque connoissance a La Rochelle, il ne tiendra qua toy de mescrire encore parce quil y part plusieurs nauires qui viennent ici. Celuy ou lon mettra ce que lon menuoie est le Saint-François Xavier, ou ie suis venu estant le plus sur, et, pour peu que lon se recommande a Mr Dombourg qui en est le capitaine, il en aura bien soin ! Adieu mon frere pour vn an ; iattend de tes nouuelles auec impatience, tassurant que personne ne peut t'estre plus acquis que ie le suis ; ie te prie d'assurer Mr Chouel de mes tres humbles respects ainsi que Mr et Melle Nivert. Adieu de rechef, tu connois mon nom ie connois le tien.

Ioubliois de vous mander qu'un jeune homme de ce païs ma prié de luy donner une lettre pour vous ; comme il fort bon garçon, ie luy en ai donné une ; si il vous la porte ie vous prie de le bien recevoir ; il poura vous dire en quel temps il faudra menvoier ce que ie demande et mesme dauantage puisquil vous donnera aussy une adresse a La Rochelle en cas que vous nen aiez point, son pere estant interessé dans le nauire. Ne luy parlez pas surtout de ce que ie mande de ce pais a cause quil en est ne et natif ; ce nest pas qua dire la vérité son pere est le plus honeste du Canada.

Assures sil vous plaist de mes respects Mr de Goue le conseiller, labbé et le chlier et toute la maison de Mr Biet. Ie ne te demande point de papier ; si tu veux pourtant me enuoier tu me feras plaisir.

Bibliothèque
Nationale
de France

TABLE DES MATIÈRES

ACTE PREMIER 11

ACTE II 39

ACTE III 63

APPENDICE 91

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Achevé d'imprimer,
à l'Imprimerie Saint-Joseph,
le vingt-neuvième jour de septembre
de l'an mil neuf cent cinquante
pour les Éditions de Malte.

$1.00

842.99
G7645fi 2

GRANDMONT (Eloi de)

Un fils à tuer...

149257

BNQ
000 431 398